

Toute la journée, il s'était demandé s'il devait poursuivre la discussion entamée la veille. Cette longue conversation surréaliste qui s'était poursuivie jusqu'aux lumières de l'aube. Il savait que s'il se connectait ce soir, ce serait le début de quelque chose qui changerait le cours de sa vie. Il l'avait senti la nuit dernière au fur et à mesure que s'affichaient ses mots sur l'écran. Sa douceur le réchauffait peu à peu de ce froid intérieur qu'il ressentait depuis trop longtemps. Alors qu'il n'avait presque pas dormi, il avait eu l'impression de se réveiller d'un long sommeil dans lequel il s'était volontairement plongé.

Mais pouvait-il se mettre à ce point en danger ? Pouvait-il risquer d'être découvert après tous les efforts mis à devenir un invisible ? Tous ces mensonges pour se fondre dans la masse ?

Il hésitait... Tirailé entre l'envie de lui parler encore, de se sentir à nouveau vivant, et la peur qui le poussait depuis toutes ces années à n'être plus personne.

Il se dit qu'il arrêterait dès qu'il sentirait que c'était trop dangereux. Dès qu'elle poserait trop de ques-

tions. Heureux et intrigué à l'idée de lire ce qu'elle allait lui écrire, il appuya sur le bouton « Power » de son ordinateur comme il aurait appuyé sur une pompe à morphine. Pour quelques heures, il voulait tout oublier de sa douleur et discuter avec cette femme qui n'était qu'une inconnue hier encore. Ce qu'il avait ressenti au fil de la nuit dernière était quelque chose de rare. Il en était convaincu. Ce soir, il voulait réveiller son cœur et vérifier si le sentiment d'apaisement, quand il lirait ses mots, serait le même. Il avait envie de rires et de légèreté au milieu les jours sombres. Pour une fois, il se moquait du danger. Bien sûr, il ne lui dirait rien de trop personnel, l'écran entre eux la tiendrait à distance. Mais ce soir, il voulait malgré tout être lui-même.

— Votre attention s'il vous plaît ! Les passagers à destination de Londres et Ashford par l'Eurostar 9117 de 8 h 36 sont priés de se présenter devant les portes d'embarquement.

Your attention please! Passengers to London and Ashford on the Eurostar 9117 at 8.36 are now asked to go to the boarding gate.

Il n'y a pas grand monde dans la salle d'embarquement de l'Eurostar à Lille-Europe ce matin de septembre. Peu de touristes pour une fois. La plupart des passagers sont des *businessmen* habitués à prendre l'Eurostar comme certains empruntent le bus pour se rendre au bureau.

Ils attendent en relisant un dossier ou sont absorbés par la lecture d'un article dans *Challenge* ou *Forbes Magazine*.

Un vieux monsieur très digne se dirige vers moi. Appuyé sur une canne au pommeau joliment ciselé, il s'adresse à moi directement en anglais.

—Chère madame, auriez-vous la gentillesse de m'accompagner dans cette descente téméraire vers le quai et de m'aider à trouver ma voiture ? J'aurais dû demander une assistance mais ma fierté m'en a bêtement empêché.

L'idée qu'il ait pu me prendre pour une compatriote me flatte. Je l'assure de mon aide, en lui offrant mon bras pour appui, et engage la conversation tandis que nous nous dirigeons au rythme de son pas lent vers les portes d'embarquement. Il revient d'Yperrrr, comme il dit. Il prononce le mot en roulant les R avec un accent incroyable. Il doit être écossais. Il est venu se recueillir sur la tombe de son frère aîné tombé lors de la terrible bataille d'Ypres en avril 1915, asphyxié par le tristement célèbre gaz moutarde, l'ypérite. Il porte, épinglé au revers de son imper, un *poppy* rouge découpé en papier. Le coquelicot du souvenir des champs de Flandres où sont tombés tellement de jeunes gens au nom de la liberté.

—Je le lui dois, ajoute-t-il, et je le ferai tant que mes jambes me porteront.

Je me dis que ce monsieur, à la voix puissante et à la stature impressionnante, doit avoir au moins

quatre-vingts printemps. Sa silhouette impose immédiatement le respect. Il a des allures de vieux gentleman-farmer avec sa barbe blanche impeccablement taillée, son pantalon en velours côtelé marron, sa veste en tweed sur un pull shetland Woolmark et son trench Burberry élimé aux manches qui a dû connaître de nombreux automnes. Sa silhouette est à peine voûtée. Il reste en forme pour quelqu'un qui a connu les privations et l'enfer de la guerre. Je pense qu'en fait d'assistance, il avait surtout envie de compagnie.

Dans ma poche, mon portable s'est mis à vibrer et j'entends les trois premières notes de *Penny Lane*, m'indiquant l'arrivée d'un nouveau SMS. Je souris, car je n'ai pas besoin de regarder mon écran. Je connais déjà l'expéditeur des mots qui vont suivre et la lecture des mots affichés sur l'écran fait bondir mon cœur...

Si tu m'aimes encore, tu dois être en train d'attendre l'Eurostar. I'll be there waiting for you. LOVE U.

Il sera là... Je n'arrive pas à croire que, dans à peine deux heures, je vais vivre un moment que j'ai imaginé des dizaines de fois dans tous les scénarios possibles, sauf celui que je m'appête à vivre.

Je vais enfin traverser l'écran...

J'ai maintenant peur d'avoir fait une erreur en entreprenant ce voyage mais il n'est plus possible de reculer, plus maintenant... Je dois aller au bout de ce chemin. Je dois savoir... Je sais que je n'aurai la réponse à mes

questions qu'en arrivant à Londres et en le voyant. Ses yeux ne pourront pas me mentir. Au premier regard, je saurai si cette rencontre qui bouleverse ma vie depuis presque un an est la bonne...

Alors j'entame ma descente en escalator vers le quai en m'alignant sur le pas tranquille de mon vétéran. Une fois l'emplacement de sa voiture repéré sur le plan à la lettre B, je discute un peu avec lui du temps qu'il a eu durant son séjour, le temps étant le sujet de conversation favori des Britanniques. Je le confie ensuite à la bienveillance d'une de ses compatriotes qui a réservé dans la même voiture et je me dirige vers l'emplacement devant lequel la mienne s'arrêtera dans quelques minutes. J'ai la gorge sèche, une boule au ventre et, malgré le courant d'air frais, j'étouffe.

Le bruit de l'Eurostar débouchant du tunnel sous la gare de Lille-Europe m'empêche de trop réfléchir et, comme il ne m'est plus permis d'hésiter, je monte sur le marchepied devant moi, dans la voiture 18.

Après avoir trouvé mon siège et dû demander gentiment à la personne qui avait mis son sac de voyage à ma place de le placer dans l'espace dédié au-dessus de nous, je peux enfin m'installer. Comme à chaque fois que je m'apprête à traverser la Manche, les souvenirs de mes années sur le sol anglais affluent.

Chaque fois qu'à vingt ans, je prenais le ferry pour retrouver mon cher campus à Leeds, la vision des falaises blanches crayeuses de Douvres suffisait à me remplir d'un indicible mélange de joie et de fierté à

l'idée de vivre une vie différente de celle des autres élèves de ma classe ayant choisi une scolarité plus classique. J'avais réussi un concours : les prémices d'un programme d'échange européen qui serait baptisé « Erasmus » l'année suivante. C'était bien avant l'époque des réseaux sociaux, des Skype, WhatsApp et autres Messenger qui effacent les distances. Les vols qui m'auraient permis de rentrer tous les mois à la maison étaient encore bien chers. Le tunnel sous la manche attendait le premier forage, qui ne serait effectué côté anglais qu'en décembre 1987.

La seule façon de communiquer avec ma famille était de faire la queue chaque samedi après-midi devant l'unique téléphone de la résidence. Je m'enfermais dans une minuscule pièce aux murs fins, peu insonorisés, et mettais des pièces d'un pound dans la fente du monnayeur qui les avalait à une vitesse effrayante et ne permettait, de ce fait, que de dire rapidement l'essentiel. Rassurer mes parents : oui tout allait bien ! Non je ne manquais de rien. Oui, je pensais bien à eux et je travaillais, et oui, je comprenais de mieux en mieux la langue que j'avais cru bêtement maîtriser avant d'arriver. Je m'étais malheureusement très vite rendu compte que j'étais incapable de comprendre mes voisines de palier sauf si elles acceptaient de me parler en ralentissant fortement leur débit et en articulant chaque syllabe. Le fort accent du Yorkshire de plusieurs d'entre elles n'arrangeait pas les choses.

J'étais cependant immédiatement tombée amoureuse des majestueux bâtiments aux grandes colonnes blanches datant de l'époque victorienne qui entouraient un parterre fleuri où les étudiants aimaient flâner entre les cours et se regrouper pour discuter, allongés dans une pelouse parfaitement entretenue. Beckett Park était devenu mon royaume.

Ce matin, savoir qu'avec le décalage horaire, j'arriverai une demi-heure après être partie me semble presque irréel.

Auparavant

C'est un matin de mai 2012. Je m'étire en levant les bras au-dessus de ma tête le plus haut possible pour essayer d'effacer, ou du moins atténuer, les douleurs que je ressens dans le bas du dos. Je bâille à m'en décrocher la mâchoire, j'ai la tête lourde et les oreilles qui bourdonnent. Un pâle soleil se lève à travers mes vitres, je me rends compte que je viens de passer toute la nuit sur Internet à discuter avec un inconnu par écrans interposés.

La veille, un samedi, vers 23 heures, il n'y avait pas grand monde sur le site de chat où j'avais pris l'habitude d'aller. Améliorer mon niveau d'anglais faisait partie de mes résolutions de nouvelle année. J'avais conscience que j'éprouvais de plus en plus de difficultés à trouver mes mots et que j'avais beaucoup perdu en fluidité de langage. Je ne comprenais plus les paroles des chansons que j'adorais fredonner dans ma voiture. Je devais me concentrer pour en comprendre le sens et parfois, certaines phrases m'échappaient complètement.

Ces discussions sur des thèmes variés m'avaient donné la possibilité de voyager sans bouger de chez moi et de parler anglais à des anglophones, de tous horizons. Des Britanniques, mais aussi des Canadiens, des Américains, hommes ou femmes, et petit à petit, j'avais retrouvé des mots que je pensais avoir oubliés et récupéré un peu de mon aisance. J'aimais tellement ce mode de communication interactif que c'était devenu addictif. Je ne regardais plus la télévision le soir. De toute façon, tous les programmes avaient commencé quand je redescendais après avoir couché mes filles. Depuis presque deux mois maintenant, chaque fois que je le pouvais, je m'installais vers 21 h 30 devant mon clavier, pressée d'allumer mon PC.

En cliquant sur la liste des personnes connectées ce soir-là, j'avais été attirée par un nouveau pseudo : Last.sorrow.uk. Je n'avais pas spécialement envie de discuter avec un dépressif qui avait choisi de s'appeler « dernier chagrin » comme pseudo, mais il n'y avait personne que je connaisse déjà et ce pseudo, pour un homme, avait quelque chose de touchant et intrigant. Nous n'avions jamais discuté ensemble. J'entamai donc directement la discussion par une phrase en anglais. Je demandai :

Andrea : Why are U so sad?

Mon pseudo, Andrea, est le nom d'une des sœurs du groupe irlandais The Corrs que j'adorais quand je me suis connectée la première fois. J'avoue que je

trouvais cela plus sexy qu'Emma. Au bout de quelques secondes, la réponse me parvint en anglais :

Last.sorrow.uk : Je ne suis pas triste, c'est juste un pseudo.

Andrea : Le choix d'un pseudo reflète souvent l'état d'esprit dans lequel on se trouve au moment de le choisir.

Last.sorrow.uk : Très juste. Alors, c'est que j'étais sûrement un peu triste quand je l'ai choisi. Mais ce soir, je n'ai plus de raison de l'être puisque tu es là.

Je trouvais ce premier échange agréable et la pointe de séduction dans sa dernière phrase me fit sourire. Il écrivait sans faute, et cela me changeait des prétendus Britanniques que j'avais déjà croisés. En fait, c'étaient bien souvent des étrangers parlant très mal anglais et espérant réussir à venir en France en nouant une relation sentimentale *via* Internet.

Leurs discussions étaient sans grand intérêt parce que limitées par des lacunes de langage, et elles ne me permettaient pas de progresser. Bien souvent d'ailleurs, au bout de quelques phrases dans un anglais approximatif, ceux-ci poursuivaient le dialogue dans un mauvais français. Certains d'entre eux, après quelques échanges laborieux, finissaient par se dévoiler et tentaient le tout pour le tout en lançant un maladroit : « Je veu te marié ! » Au début, je répondais poliment que je n'étais pas dans ce salon de discus-

sion pour trouver un mari, mais depuis, la plupart du temps, j'évinçais directement ce genre de demande en appuyant sur « Ignorer ».

Ce soir, mon correspondant m'annonça qu'il se prénomrait Peter Chatham. Il m'avait amusée en me jurant sur Shakespeare et toute la famille royale qu'il était bien anglophone, vivant dans le Kent et qu'en aucun cas il ne cherchait à obtenir de moi quoi que ce soit, si ce n'était une discussion agréable. Il aimait la France, son histoire, ses châteaux et ses vins autant que j'aimais l'Angleterre. Il était content, lui aussi, d'avoir rencontré une fille différente des allumeuses habituelles qui proposaient au bout de quelques minutes de poursuivre la discussion en vidéo privée sur WhatsApp. Mon nouveau correspondant s'exprimait bien et semblait instruit.

Je lui racontai à mon tour, en plaisantant, que j'en avais assez d'être sans cesse abordée par des types qui confondaient les groupes de discussion avec Meetic, et qui ne cherchaient en fin de compte qu'à obtenir une rencontre rapide et un plan d'un soir.

Avec Peter, les choses étaient différentes ; une complicité, que je ne m'expliquais pas, s'était installée entre nous dès les premières minutes et notre conversation était fluide. Il ne cherchait pas à obtenir de détails sur ma vie privée. Il semblait simplement content de discuter avec moi. Il me complimentait sur mon niveau d'anglais et me posait des questions sur mes études en Angleterre, ma vie sur le campus, les soirées

étudiantes d'alors, etc. Évoquer cette époque avec lui me faisait revivre ces souvenirs. J'enrageais juste de n'être capable de taper qu'avec deux ou trois doigts. Cela me handicapait lorsque j'envoyais une réponse plus longue et gênait la rapidité de notre dialogue.

Je m'en excusai et il m'assura que tout allait très bien et que si je tapais plus vite, il aurait des cloques aux doigts à la fin de la nuit. Il me remercia de faire exprès de chercher mes mots et de taper lentement pour lui être agréable et lui permettre de faire des pauses.

Les heures passaient et le sommeil semblait s'être envolé. Peter était vraiment plaisant. Il s'exprimait avec ce fameux humour anglais que j'adorais dans les films. Il aimait comme moi jouer avec les mots, jongler avec les tournures idiomatiques. Vers 2 heures du matin, je lui dis que c'était la première fois depuis que je discutais ainsi sur Internet que j'avais réellement envie de rencontrer quelqu'un. Il me demanda qui était ce monsieur Quelqu'un et m'assura que ce « Quelqu'un » avait bien de la chance, en ajoutant un petit smiley rougissant. Puis, après une pause, il écrivit ces mots qui me troublèrent :

Last.sorrow.uk : Emma, il faut me promettre une chose, c'est important. Je suis très sérieux.

Cette phrase soudaine, si solennelle contrastait avec la légèreté de notre conversation précédente. Je scrutai mon écran dans l'attente que s'affiche la suite de ses mots. Il reprit après une courte pause :

Last.sorrow.uk : Promets-moi de ne jamais tomber amoureuse de moi, je ne le mérite pas.

J'étais très surprise par la gravité de ses propos alors que nous nous connaissions à peine. Tomber amoureuse de quelqu'un que je n'avais jamais vu n'était pas du tout dans mes intentions. Sa certitude de me séduire m'agaçait même un peu. Je ne savais pas trop quoi dire pour sortir de cette discussion, alors je pris une contenance en répondant sur le ton de l'humour :

Andrea : Promis... Mais tu sais, tout le monde mérite d'être aimé.

Il me répondit aussitôt :

Last.sorrow.uk : Je ne crois pas... J'ai perdu le droit d'aimer et d'être aimé.

Bizarrement, j'essayai d'imaginer la voix de celui qui pouvait prononcer une sentence aussi définitive. Comment pouvait-on écrire une chose pareille sans être complètement déprimé ? Son pseudo Last.sorrow avait certainement été choisi pour une bonne raison. Je me dis qu'il finirait bien par se dévoiler et m'en dire un peu plus, car jusque-là, il était plutôt drôle. D'ailleurs, la minute suivante, il me fit rire avec une anecdote sur les vins français qui allégea un peu notre conversation.

Je me demandais cependant pourquoi il avait clairement tenu à mettre les choses au point entre nous. Il avait écrit cette phrase comme un postulat préalable à toute future relation. Peut-être était-il marié

tout simplement ! Si c'était le cas, je devais me méfier. Je n'avais pas envie d'être le passe-temps d'un mari insomniaque. Il m'intriguait... Il passait d'une blague à des phrases plus graves. Je sentais derrière ses mots une réelle tristesse et une faille plus profonde qu'il ne voulait l'admettre. J'avais peur que notre conversation s'arrête. Je ne voulais pas le brusquer par des questions trop directes. Lui était discret et ne m'en posait aucune d'ordre privé. J'espérais cependant qu'il finirait par lever le mystère et qu'il me confierait pourquoi il pensait ne plus pouvoir être aimé.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, j'avais de plus en plus envie de savoir à quoi il ressemblait physiquement. Je me disais que puisqu'il pensait ne pas mériter d'amour, il avait sûrement un physique plutôt ingrat ! Je me sentais à l'aise avec lui, comme si nous avions conversé pendant des mois, et cela me faisait du bien de me sentir en phase avec quelqu'un. Je décidai donc de simplement profiter de l'instant présent. Je n'avais plus sommeil... Je l'avais ajouté à ma liste de contacts afin d'être sûre de le retrouver chaque fois qu'il serait connecté en même temps que moi.

Vers 4 heures du matin, je lui demandai quand même, ne contenant plus ma curiosité, de se décrire physiquement. Il le fit brièvement, sans entrer dans les détails. Je devrais donc me contenter d'un brun aux yeux marron, cheveux courts. Je me décrivis à mon tour sans qu'il me l'ait demandé. Blonde aux yeux

bleus, cheveux mi-longs. Exprès, je ne donnai pas plus de détails que lui. Il répondit à ma description d'une façon un peu déstabilisante par cette phrase :

Last.sorrow.uk : MÉMO : Ranger au fond d'un tiroir toutes les blagues pourries sur les blondes afin de ne pas faire fuir celle-là parce que je serais vraiment triste si elle refusait de me reparler après cette nuit.

J'aimais son humour. Lorsque j'écrivais une phrase en regardant mon clavier, sur lequel j'étais encore obligée de chercher mes lettres, je découvrais en relevant les yeux sur l'écran qu'il avait écrit plus rapidement sensiblement la même chose.

Je n'arrêtais plus de bâiller. Mon dos était raide comme une planche et de plus en plus douloureux. J'avais les doigts engourdis et la tête lourde, mais je ne pouvais pas me résoudre à clore notre discussion. Cet instant était à la fois très concret et tellement éphémère. Je ne voulais pas rompre le charme qui m'avait tenue éveillée de façon si déraisonnable.

Je me dis que, au point où j'en étais, il n'était plus la peine d'aller me coucher et je vécus l'arrivée du petit matin comme une sorte de victoire de ma conquête sur le sommeil et la nuit. Le jour se levait dans mon salon. Je me sentais brisée et en même temps plus en forme que jamais. Cette nuit blanche m'avait en réalité fait plus de bien que de mal. Et ce fut la première nuit d'une longue série d'autres nuits sans sommeil...